Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 43 (1905)

Heft: 14

Artikel: Les pieds sous la table

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-202163

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER Grand-Uhêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger're, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc. Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50. Etranger: Un an, fr. 7,20.

Les abounements de tent des 4er janvier, 4er avril, 4er juillet et 4er octobre. S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes. PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les numéros de février et mars seront adressés gratuitement à toute personne qui prendra un abonnement à dater du 1er Avril.

En revenant du Simplon.

Le dimanche 2 avril, trois cents voyageurs, dont plusieurs Vaudois, ont traversé pour la première fois le tunnel du Simplon. Comme on a pu le lire dans les journaux quotidiens, ils sont demeurés en tout cinq heures et demie d'horloge dans ce souterrain de quatre lieues de longueur. Moins le bossaton de nouveau et le guillon, ce fut une mémorable partie de cave. A l'entrée, du côté suisse, on prenait, pour se mettre du cœur au ventre, un doigt de blanc, vieux fendant de Sion ou Coquimpey de Martigny, tandis qu'à la sortie sur le sol italien, de larges lampées du vin rouge de Chianti restituaient à l'organisme ce que lui avait enlevé une transpiration continue par 34,5° à l'ombre. Un des voyageurs qui, de peur de perdre la soif, s'était muni de jambon fortement assaisonné, m'avoua cependant qu'il aurait donné tous les Chianti et les fendants du monde, servis au dehors, pour trois humbles décis du plus modeste de nos crus vaudois, à la condition de pouvoir leur faire honneur au milieu même du tunnel, sous les deux mille mètres de rocs que supporte sa voûte. Mais on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois!

Mon homme aux trois décis se rattrappera cet automne, et bien d'autres avec lui, quand les grands express rouleront de Lausanne à Milan. En attendant, il s'estimait extrèmement heureux d'avoir pu passer déjà sous ce Simplon dont la Suisse romande attendait le percement depuis un demi-siècle.

Inutile de dire si, en regagnant les rives du Léman, on était plein d'admiration pour le génie humain et si l'on établissait des comparaisons entre ce qu'a fait pour l'humanité la petite troupe de 4000 hommes des Sulzer, des Locher, des Brandau, et ce que font faire contre cette même humanité ceux qui poussent des centaines de mille de leurs semblables à s'entr'égorger dans les plaines de la Mandchourie.

Avec ces impressions, sur lesquelles il serait déplacé de s'étendre dans un journal comme le Conteur, on en remportait deux autres, d'un ordre moins élevé, mais aussi d'une portée plus pratique. La première est que faire l'Anglais a du bon. Vous savez, aimable lecteur, que faire l'Anglais se dit chez nous de celui qui, délaissant le bon drap de Moudon ou d'Eclépens, porte des vêtements à carreaux, jaunes, puce, olivâtres, vert bouteille, ou caca d'oie, et se coiffe d'une de ces casquettes de palefreniers britanniques, dont l'usage, grâce aux cyclistes, s'est depuis peu assez généralement répandu. Admise chez les fervents de la bécane, cette tenue est encore vue d'un œil peu sympathique par les Vaudois qui ne pédalent pas. Mais dans un caveau comme le Simplon, elle est la seule vraie. Mon compagnon aux décis en fit l'expérience.

Il avait eu l'idée de garder pour la traversée

souterraine sa belle chemise blanche, toute fraîche empesée, son habit noir qu'il s'est fait faire au Nouvel-An pour les noces de sa fille, et son tuyau de poêle, le même qu'il mit à l'assermentation du Grand Conseil. Or il faut expliquer que ce premier train du Simplon ne se composait pas de voitures de luxe des Chemins de fer fédéraux; c'était une interminable chaîne de wagonnets à ciel ouvert, avec des bancs de bois à deux et à trois places. Le charbon des locomotives, la buée chaude du tunnel, l'hvile des lampes des mineurs, tout cela leur avait donné une patine, pittoresque assurément, mais qui avait l'inconvénient de déteindre sur vos mains et vos habits. Ce vernis simplonien ne se remarquait guère sur la redingote de mon compagnon; mais, ainsi qu'il le vit plus tard avec consternation, c'est elle qui noircissait à son tourtout ce qui entrait en contact avec elle.

Durant les deux premiers kilomètres, tout alla cependant assez bien. Les surprises commencèrent à l'endroit où les ingénieurs se mirent à crier, en français, en allemand et en italien: « Otez vos pardessus, si vous ne voulez pas étouffer! » Ceux qui n'avaient pas de pardessus, mirent habit bas. Alors ce furent les manches, le col et le devant de la chemise, ainsi que le gilet, qui firent la connaissance de l'enduit des wagonnets, puis des petites douches que la voûte vous envoyait de temps à autre.

Plus loin, les trois langues nationales se firent entendre dans des ordres auxquels nul ne résistait: « La tête sur vos genoux, ou vous êtes morts! » On traversait un espace où le plafond du tunnel est encore si bas que, sans la vigilance des cicerones, les trois cents voyageurs eussent été décapités. Ici, le chapeau haute forme devint une chose sans nom.

Pénétrer en pareil équipage sur le territoire italien couvert de gendarmes et de pioupious eut pu réserver de vilaines surprises. Heureusement que la petite cocarde blanche et or, portant le chiffre du Simplon, servait de passeport! Et puis, le programme d'Iselle ne parlait pas d'habits de cérémonie. Mais au grand banquet de Brigue, à côté des fracs des hommes d'État, des uniformes des généraux italiens, des robes violettes des évêques de Sion et de Novarre, on ne pouvait sans vergogne se présenter comme un homme qui aurait piqué une tête dans une cuve de cambouis. Or, ceux-là seuls qui, avec leur pet-en-l'air et leur petite casquette, avaient fait les Anglais, ceux-là firent peau neuve assez aisément, à grand renfort de savon. Les autres eurent un mal infini à donner à leur toilette une touche un peu décente. Quant à mon homme, il dut faire emplette d'une autre chemise blanche et emprunter chapeau et habit à un garçon d'hôtel, si bien qu'il ne s'attabla que longtemps après qu'on eut servi le potage : « Si on perce un nouveau Simplon et qu'on m'y invite encore, je ne manquerai certes pas de faire l'Anglais! » me dit-il.

« Moi, ajouta un autre, je me mettrais à faire aussi l'Allemand et l'Italien, ne fût-ce que pour comprendre quelque chose aux toasts! »

Il est de fait que si MM. Camille Décoppet,

Colomb et Dind, n'avaient pas pris la parole, les convives de Brigue n'auraient entendu que des orateurs italiens, allemands ou suisses allemands. Pour les ingénieurs, c'était tout un. Ces diables d'hommes comprennent et parlent toutes les langues! Mais il n'en allait pas de même de leurs invités. Nombre d'entre eux ont amèrement déploré l'indigence de leurs connaissances linguistiques. Et la troisième impression qu'ils remportent de la-bas, c'est que pour retirer d'un voyage à travers le Simplon tout le plaisir possible, il faut décidément imiter nos Confédérés et apprendre, avec la langue de Schiller, celle de ceux qui sont devenus maintenant nos proches voisins. Cela pourra même être utile airleurs que dans des V. F. voyages de plaisir.

C'était le bon temps. — Il y a bien des années de cela. Un agent de police, un bleu, armé de sa canne à pommeau d'argent, conduisait un malfaiteur à la prison de l'Évèché.

A la rue St-Etienne, l'agent entre au café du Tribunal, laissant naturellement son client à la porte.

— Attendez-voi là un moment, fait-il à ce dernier. Et puis ne vous avisez pas de bouger, au moins. Si vous filez, vous aurez à faire à moi.

Le malfaiteur attendit docilement que le policier ait bu sa chopine de petit blanc.

Ah! vous êtes enco là; à la bonne heure.
 Et bien, vïa pour le clou, à présent.

Ri.

Les pieds sous la table.

Nous autres Vaudois, ne sommes pas toujours d'accord avec *Le Genevois*, lorsqu'il parle des voies françaises d'accès au Simplon. Cela est sans doute le fait de la divergence des intérêts genevois et vaudois, en cette occurence. Or, chacun défendant mordicus les siens — comme c'est son droit, d'ailleurs — il n'est pas aisé de s'entendre; d'autant qu'on ne voit pas trop sur quel point se pourrait tenter la conciliation, bien, dit-on, que tout chemin mène à Rome.

Espérons cependant que, de part et d'autre, on s'efforcera de prévenir un refroidissement dans des relations anciennes et qui n'ont jamais été troublées, sinon par de petites questions de mitoyenneté, inévitables, et une misérable affaire d'eau, dont les crûs fameux de Crépy et du Dézaley finirent par avoir raison. C'était d'ailleurs la faute de la mappemonde. Elle penche, paraît-il, du côté du canton de Vaud; les Genevois n'y peuvent rien.

Mais, nous avons applaudi l'autre jour des deux mains à un article du même journal, intitulé « Manger ». L'auteur de cet article, qui signe Jacques Tournebroche, se plaint avec raison qu'on ne sait plus manger, partant, plus causer.

Rassurez-vous; il ne s'agit pas ici de « la règle du manger et du boire », selon les médecins d'aujourd'hui, et qui est justement l'antipode et la persécutrice acharnée de la coutume dont nous déplorons la graduelle disparition. Il s'agit de «l'art de manger », ce qui est une tout autre chose à laquelle nos pères et leurs médecins eux-mêmes vouaient un véritable culte

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer,
Et pour choquer,
Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s'attaquer, Nos bons aïeux trinquaient pour boire Et puis ils buvaient pour trinquer.

Et c'est encore Béranger qui a dit:

Du dîner, j'aime fort la cloche, Mais on la sonne en peu d'endroits; Plus qu'elle aussi le tournebroche A nos hommages a des droits. Combien d'ennemis il rapproche Chez le prince et chez le bourgeois!

A son doux tictac, un jour, les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Combien Béranger avait raison et quel dommage que nous ne soyons plus comme les gens de son époque, qui prenaient le temps de vivre et de jouir de l'existence.

« Nous devenons prodigieusement bêtes, remarque l'écrivain du *Genevois*, oui, bêtes; et il n'y a là nul paradoxe, malheureusement. Or, quand on devient bête, on n'est plus gourmet

» Entendons-nous; si je dis que nous devenons bêtes, je n'entends pas laisser croire que l'intelligence humaine regresse. Elle s'oriente seulement trop du côté utilitaire; elle applique, dans la partie gastronomique, la maxime d'Harpagon: « Il faut manger pour vivre, non pas vivre pour manger... »

» Sans doute, il ne faut pas vivre uniquement pour manger; mais non moins évidemment il faut s'arranger, quand on le peut, pour bien manger. C'est là ce qui, quant au goût, nous différencie essentiellement de la bête. J'avais donc raison de dire que nous devenions prodigieusement bêtes, puisque nous ne sa-

vons plus manger.

» Au fait, si l'on ne sait plus manger, cela tient surtout à une autre décadence de l'esprit humain; on ne sait plus « causer ». La vapeur et l'électricité ont tué l'esprit. Il va de soi que, dès qu'on ne sait plus « causer », on n'éprouve guère de plaisir à demeurer à table. On mange alors pour vivre et on mange mal; et, par con-

tre-coup, on pense mal.

» On en a fini avec les dîners d'amis experts en la chère exquise. Que voulez-vous? On parle politique. Or, s'il est une chose au monde qui donne mauvais estomac, c'est bien cet apéritif ou ce digestif... indigeste par excellence. Connaissez-vous encore des compagnies de bons vivants où l'on narre l'anecdote tout en décortiquant des écrevisses et en sablant le Sauterne? Plus d'anecdotes... Tallemant des Réaux, Mme de Sévigné, Voltaire, Diderot, Brillat-Savarin, Aurélien Scholl sont morts et bien morts.

. » L'évolution nous entraîne peu à peu, mais irrésistiblement, vers les comprimés alimentaires; d'infâmes mélanges chimiques remplaceront, un jour, le faisan à la Périgueux ou le sole normande. »

Heureux temps où l'on portera avec soi, dans sa poche de gilet, un diner qu'on avalera d'un coup de langue, comme une pilule.

Pour quelques minutes gagnées, que de bonnes choses et que de beaux moments perdus!

Oh! oui, c'est triste à dire, mais nous devenons bêtes, bien bêtes!

Cruel oubli.

Un de nos amis a été le témoin de la scène suivante, la semaine dernière, à la gare de Zurich.

Un tout jeune couple, étroitement enlacé, se dirige vers un train qui va partir. A leurs regards tendres, aux longs baisers qu'ils se donnent au moment où les contrôleurs ferment les portières, on devine des époux en pleine lune de miel. Lui s'est élancé dans un compartiment; elle, venue pour l'accompagner, demeure immobile sur le quai, les yeux fixés sur la voiture d'où le bien aimé va lui lancer encore un doux: Au revoir! Tout à coup, un flot de vapeur sortant on ne sait d'où enveloppe voyageurs et vagons. L'épouse, anxieuse, cherche à percer ce brouillard pour voir une dernière fois le visage de l'élu de son cœur. Vains efforts, hélas! Elle s'agite, elle court en avant, en arrière, elle perd la tête. Le train s'ébranle et, comme le prophète Elie, le mari s'envole dans un nuage...

Le dernier vagon a disparu depuis longtemps à l'horizon, et la pauvre délaissée est restée là, sur le quai, comme pétrifiée. Mais au bout d'un instant, elle se ranime et, se tordant les mains, avec un air de consternation;

- Mon Dieu, mon Dieu! j'ai oublié de pleu-

« Au pont d'Arcole! »

Fabrique de pommes de terre nouvelles.

Les pommes de terre nouvelles ont fait leur apparition. En attendant les nôtres, ces prémices nous viennent de France.

A la vue d'une corbeille de ces tubercules, un de nos lecteurs, avec qui nous faisions, mercredi, un tour de marché, nous conta ce qui suit:

« Tandis que j'habitais Paris, je fis de fréquentes visites à une «fabrique de pommes de terre nouvelles », installée jadis sous le pont d'Arcole.

» Je ne sais si cette industrie existe toujours; en tout cas, elle était très curieuse. On coupait en plusieurs morceaux, après les avoir pelées, de vieilles pommes de terre; on jetait ces morceaux, avec de gros sable et de l'eau acidulée de vinaigre, dans un tonneau que l'on tournait avec une manivelle. L'opération se prolongeait jusqu'à ce que les morceaux de pommes de terre se soient arrondis par le frottement avec le gravier. Ainsi préparées, ces pommes ressemblaient à s'y méprendre à des pommes de terre nouvelles et je les ai vu vendre aux halles centrales avec une étiquette indiquant: Pommes de terre nouvelles d'Algérie. »

Apprentissage.

On nous écrit:

« L'avis que vous avez reproduit samedi dernier : « On demande une domestique sachant cuire et soigner les enfants » m'engage à vous adresser le suivant, que je coupai jadis dans le Journal de Genève :

« Une jeune personne parlant le français et » l'allemand désire apprendre à cuire sous un » bon chef; elle est prète à faire une petite ré-» munération. S'adresser, etc. »

Sami à Liodi et la barquietta.

Dèmorâve pè vè lo Tsalè-à-Goubet, Sami à Liodi, dè coûte lè bou dâo Grand-Dzorat, iô lè renâ sè baillant la bouna né. Crayo prâo que sè pére et mére-grand lài restâvant dza, po cein que lè dzein desant vè Liodi, quemet l'arant de à Corsalle âo bin à Mollie-Saudzon. Cein vegnâi de vîlho. Lî, Sami, n'ire jamé saillà, l'avâi z'u ètâ franc dâo militéro et diabe lo pî que l'arâi su sè conduire pè lè tserrâire

de Lozena Ne lâî îre d'ailleu vegnâi que do coups: on iadzo po passâ la vesita, à veing ans, et on autro coup po atsetâ dâi petit, caïons que lâi fasant bin fauta du que l'avâi tis a grocha gouda qu'avâi bin trâi âo quatr'ans câ Sami êtâi on boquenet conservateu et gar dâve sè bétion gran tein. Ma, dein lo bou, pa fotu d'ein trovâ ion à lî: pouâve vo dere iô la avâi dâi tanne, dâi nids d'ètiairu, dâo galé net teyâdzo, dâi biau fourrons. Lo bou êtâi soŋ pâilo, assebin quand restâve pè l'ottô, lè py seimblliavant sè subyâ: « Io î-te, Sami? » et l z'agasse: « Que fa-te, Sami? »

Ma Sami n'avâi jamé guegnî lo lé de proutso adan, onna demeindze la vèprâ, mode po La vaux, quemet l'appelave tot cein qu'ire ao bo dau lé. Quand fu arrevâ pè Outsy, cô l'a èt ébahî? l'è bin noutron Sami. Peinsâ-vo vâi atant d'iguie, oncora que ne vayài rein que la coutset. « T'i possibllio! que sè desâi, que si dinse tota à la mîma pllièce, c'iguie, queme se ne sarâi pas pllie quemoudo s'ein avâi o bocon mé pè lè Liaise, iô lo riô l'è à chè quasu tot lo tsautein. Tè manerâi! » Cein l'a musâve de vère lè barquiette, que l'allâvar su lo lé, et lè galèze liquiette que felavant que met l'oûra et on hommo avoué dou grands a fére ein bou, mince à n'cn bet. Fiézâi si l'iguie, que cein fasâi dâi dzincllaïe de la mè tsance. Sami l'arâi bin voliu alla dein cllia quièce su lo lé; à la vì que cllî pessounâ fu prâo proutso, lo subye et lâi de dinse:

— Dite-vâi, vo que vo z'âi l'air de cougnaîtr, oquie perquie, porrâi-vo pas mè prèdre d coûte-vo on momeint?

— Bin se on vão, so repond l'autro, veni pi Sami s'eimbreye et... rrau, ie châotè dedei la barquietta que sè met à traci, iô noutro, Dzoratà n'îre pardieu pas à fita. Lo lé bras sâve et la liquietta sè cllinnâve; dài cou seimblliàve que l'allâve sè reimpllià, adans terîve râ de l'autro coté tant que vesâve quas. Einfin quie! po tot dere l'îre quemet su oi nid de vouipe. Justameint lo lé brassâve d dzo, et la barqua quùvattâve, caludzive, se cllinnâve, sè breinnâve, sè redressive, tand que Sami teimpètâve, djurâve et sacrefiive « Mè bourlà que resto mé ici, tsaravoûta, l' po mè neyî, mè bourlà se vu pas m'ein allà.

— Eh bin, va que sài de, lài fà lo pessoun cà vayài Sami fère son détertin et ître t passà, bllan qu'on panaman. Lài a pas, l'i épouairi à tsavon et quand fu arrevà à trâi, dào bor, n'atteind pas son compto et d'on cambllare sè trâove su lè melion dào lé. Ada lie sè revire vè lo pessounà et lài fà:

— Ah! tsaravoùta! te voliàve mè neyì! E j bin, vin vâi on coup âo Tsalè-à-Goubet avou ta sacré barquietta po vère quemet on tè l'ai craserà! MARC A LOUIS.

L'âme du commerce.

A Nyon, l'autre jour; saisi au passage:

— Dites-moi, vous ne sauriez pas, par ha sard, où je trouverais un fox-terrier, up pur?

— Une fox-terrier?... Attentez donc. Mais, for je gonnais une, suberpe et de toute bureté. I pas di tout cher; seulement deux cents franc

— Oh! voilà, pas cher, pas cher. Je ne pel sais consacrer que cent cinquante francs à ca achat.

— Gu'est-ce que c'est que cinquante franc de plis, quand le marchantise il est de tulbremière qualité.

— Eh bien, nous verrons; je ne dis pas not L'attends de voir.

Les deux interlocuteurs viennent de se qui ter à peine, lorsque le vendeur hèle un de se amis, qui passe.

— Hé! Isaac, adié. Dis, gu'est-ce que c'es une fox-terrier ; che fiens de fendre une ? н